DISSERTATION SOMMAIRE

SUR

LE SCORBUT;

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 29 Décembre 1815;

Par JEAN-LOUIS MOURGUES,

De ST.-LAURENT-D'AIGOUZES, Département du Gard.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

« Les sciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on « travaille par l'expérience, l'examen et la confrontation des faits, « à éclaircir, détruire ou confondre les systèmes ».

M. DUCLOS, Considérations sur les mœurs de ce siècle.

A MONTPELLIER,

CHEZ JEAN MARTEL AINÉ, SEUL IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1815.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Je vous dois cet Hommage, ô! Chers Auteurs de mes jours!!! *L'amour filial me l'inspire, la reconnaissance me l'impose. Daignez le recevoir comme une faible mais sincère expression des sentimens qui animent sans cesse le cœur d'un fils soumis et respectueux qui vous aima toujours et ne cessera jamais de vous chérir !*

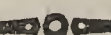
A MON FRÈRE ET A MA BELLE-SŒUR,

En témoignage de l'affection que je leur porte.

J. L. MOURGUES.

PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.





DISSERTATION SOMMAIRE

SUR

LE SCORBUT.

De la combinaison des faits avec la théorie, doit indubitablement résulter, en médecine, cet avantage précieux qui, en nous étayant sur les causes de la maladie, nous donne des notions certaines sur leur traitement. Pénétré de ce principe, je ferai tous mes efforts pour établir avec précision, quoique d'une manière succincte, l'étiologie de la maladie qui fait le sujet de cette dissertation, afin de pouvoir mieux en déduire les moyens curatifs. Je passerai sous silence son histoire : tant d'auteurs célèbres en ont parlé qu'elle deviendrait à la fois et trop peu intéressante et entièrement inutile. Je me bornerai donc à considérer le scorbut tel que nous le rencontrons journellement ; c'est-à-dire comme une maladie qui se manifeste par des symptômes qui lui sont propres, susceptible d'éprouver différentes modifications, et cédant ordinairement à un traitement combiné d'après les causes qui la produisent.

Cette affection presqu'inconnue des anciens, ou qui ne fixa que très-indifféremment leur attention, bien qu'elle ait dû exister de

tous les temps; cette affection, dis-je, est devenue par la suite le sujet des plus profondes méditations, à mesure que ses ravages se sont étendus particulièrement sur ces hommes aussi recommandables par leur mérite, qu'utiles à l'état par les vastes entreprises qui leur font affronter les périls de la navigation.

Cependant le scorbut n'est pas une maladie propre aux marins: ses effets se font ressentir avec la même véhémence sur terre comme sur mer; les individus de toutes les classes peuvent indistinctement et en tous lieux en éprouver des atteintes plus ou moins violentes. Je ne prétends point pour cela avancer que les marins ne sont pas plus disposés à le contracter que les habitans du continent: au contraire, les causes étant plus rapprochées chez eux et n'ayant pas les mêmes moyens de les éviter, ils doivent en être plutôt affectés et avec beaucoup plus d'intensité. C'est sans doute cette particularité qui porta certains médecins à le diviser en scorbut de mer et en scorbut de terre; division fausse et erronée, démentie par la comparaison, désapprouvée par l'expérience et qui deviendrait très-pernicieuse si l'on établissait sur elle la méthode curative (1). Il est encore d'autres divisions d'autant plus absurdes, qu'il serait difficile de les établir; aussi je me contenterai de dire avec Lind (2), « que les divisions et les distinctions qu'on a faites du scorbut sont « inutiles, embarrassantes et même dangereuses, en ce qu'elles « tendent à le confondre avec d'autres maladies avec lesquelles « il n'a pas la moindre analogie. »

Ce ne serait pas une moindre erreur de le regarder comme contagieux et héréditaire. En effet, indifféremment l'un des deux époux peut en être atteint, et l'enfant qui résulte de cette union n'en porter aucune trace. Pendant un voyage de long cours, une partie d'un équipage est souvent affectée de cette maladie, tandis que

(1) MM. Pinel, Keraudren, Richerand, Lind, Pringle et autres n'admettent point cette division; ils s'accordent tous à dire que le scorbut est le même tant sur mer que sur terre.

(2) Traité du scorbut, chap. 11, part. 1.

le reste en est exempt, quoique à bord tous les marins vivent ordinairement en commun. Dans les pays marécageux, ceux des habitans qui résident dans des lieux bas et humides, et qui se nourrissent mal en éprouvent des atteintes violentes ; et cependant leurs compatriotes, qu'une douce aisance met à même de se loger plus commodément et de mieux se nourrir, en sont à l'abri. Ces observations doivent suffire pour prouver que le scorbut n'est jamais ni contagieux, ni héréditaire, mais seulement épidémique, sporadique ou endémique. Nous osons avancer cette définition en faveur de ses causes qui sont générales, particulières ou fixes.

On s'accorde généralement à en assigner deux principales qui prédisposent à la cachexie scorbutique : 1.° un air froid et humide ; 2.° l'usage d'alimens altérés et peu propres à réparer les forces (1) : mais ces deux causes sont si liées entr'elles par leur manière d'agir, qu'il convient de les considérer ensemble plutôt qu'isolément.

De toutes les variations que peut éprouver l'air, celle froide et humide est sans contredit la plus pernicieuse à l'économie animale : elle devient cause éloignée du scorbut par son action, qui est telle que les fonctions les plus importantes à la vie ne se font plus que très-difficilement et d'une manière imparfaite. C'est ainsi que la digestion, la respiration et la circulation sont pénibles et laborieuses, les sécrétions altérées et les exhalations suspendues. Cependant l'absorption cutanée ne perd rien de son activité ; au contraire, il semble qu'elle augmente en raison de cette humidité froide qui agit sans cesse sur le système capillaire : dès-lors, la prédominance des fluides sur les solides occasionne un affaiblissement de la contractilité musculaire et des vaisseaux circulatoires (2) ; affaiblissement qui, s'étendant sur l'assimilation des principes nourriciers, détériore la composition du sang. En effet, des alimens de mauvaise qualité, dans un état de putréfaction et de difficile digestion, qui produisent communément un chyle trop visqueux, deviennent, sur-tout s'ils sont

(1) MM. Pinel, Richerand, Lind, Poissonnier-Desperières et autres.
(2) Richerand, nosographie chirurgicale.

pris lorsque le système en général se trouve dans la disposition dont nous venons de parler, une cause puissante du scorbut, en ce que n'étant plus aidés par la contractilité ni par l'action de la bile et du suc pancréatique déjà détériorés, ils ne peuvent fournir, par une élaboration ultérieure, que très-imparfaitement aux différentes sécrétions si essentielles à notre économie. Or, cette cause (les alimens de mauvaise qualité) agissant seule, peut préparer à la cachexie scorbutique, sans cependant déterminer le scorbut; car « les alimens, ainsi que l'observe M. Poissonnier-Desperières (1), « ne doivent jamais être regardés comme seule cause productive « du mal; ils le favorisent seulement. »

Ces deux causes, qui agissant isolément sont simplement éloignées, deviennent prochaines par leur réunion (2); cependant l'une peut l'emporter sur l'autre; en effet, on n'a jamais observé le scorbut sans que l'air portât le caractère froid et humide que nous lui avons déjà assigné; tandis que des équipages entiers, même différens peuples, se nourrissent journellement d'alimens malsains et de difficile digestion, sans en éprouver la moindre atteinte; circonstance qui doit mieux persuader que « la cause occasionelle la plus active, « comme le dit M. le professeur Pinel (3), réside dans l'humidité de « l'air et sur-tout dans une humidité froide. »

Ces causes agissent d'une manière beaucoup plus prononcée sur des personnes déjà affaiblies par de longues maladies, valétudinaires, dans un état de cacochymie, livrées à la tristesse, en proie au chagrin, mélancoliques, nonchalantes, n'usant que très-peu ou point du tout d'exercice, naturellement sales et malpropres, se livrant avec excès aux plaisirs vénériens, ou faisant un usage immodéré des liqueurs spiritueuses; conditions que nous pouvons considérer avec Lind (4),

---

(1) Traité des maladies des gens de mer.

(2) V. Lind, ouvrage cité.

(3) Nosographie philosophique.

(4) Ouvrage cité.

comme les causes secondaires prédisposantes du scorbut, mais qui seules ne suffisent point pour le produire.

Les signes du scorbut n'ont rien d'équivoque ; ils sont généralement les mêmes chez tous les individus qui en sont atteints, mais plus ou moins apparents selon les causes qui y donnent lieu, la durée de ces mêmes causes et leur action favorisée par l'idiosyncrasie du malade : d'où l'on voit que les symptômes ne sont jamais assez variés ni gradués dans leur marche, pour établir plusieurs périodes de cette maladie (1) ; car souvent ces mêmes symptômes s'annoncent sous l'aspect le plus grave et le plus alarmant, avant même que l'on ait eu le temps de s'apercevoir que le sujet qui les présente est atteint du scorbut. Soit que cette maladie ait été négligée, soit qu'on n'ait eu ni le temps ni les moyens de lui opposer un traitement dans son principe, elle peut acquérir certains degrés d'intensité, sur lesquels on s'est trop appesanti sans doute, et que l'on a considérés comme des stades ou des périodes, mais qui ne sont que des suites certaines et indispensables de l'affection scorbutique.

La tristesse, une indolence prononcée, la pâleur et la bouffissure de la face, sur-tout la lividité des lèvres et des caroncules lacrymales, le gonflement des gencives, leur sensibilité exquise et leur propension à saigner, une lassitude générale, la faiblesse et l'engourdissement, particulièrement des extrémités inférieures ; des taches livides, jaunâtres et de diverses grandeurs répandues sur tous les membres, mais principalement sur les cuisses et les jambes, sont les principaux symptômes qui caractérisent le scorbut : il n'est pas besoin de leur ensemble pour reconnaître cette maladie, un seul ou plusieurs peuvent suffire quelquefois pour l'annoncer ; mais ordinairement ils se présentent en assez grand nombre.

A mesure que l'affection scorbutique fait des progrès, et ses

---

(1) « On a distingué dans le scorbut trois périodes ; mais cette distinction « scholastique, outre son inexactitude, a l'inconvénient de consacrer les « idées les plus fausses sur la marche de cette maladie. » *Richerand.*

causes continuant à agir, sur-tout chez les sujets faibles et atténués, il est possible qu'il se manifeste des symptômes très-fâcheux, et qui fassent craindre pour les jours du malade; symptômes toujours consécutifs et par conséquent dépendans des premiers.

Tels sont les hémorrhagies fréquentes de différens organes, l'enflure très-considérable des extrémités, sur-tout des jambes vers les malléoles avec ecchymose, qui se termine parfois par ulcération; la putréfaction des gencives, leur érosion et une salivation abondante exhalant une mauvaise odeur; l'impossibilité de marcher, occasionée autant par la contraction des muscles de la jambe que par un état total d'affaiblissement; le renouvellement d'anciens ulcères et de vieilles fractures; en un mot, tous les signes de la tendance à une dissolution générale, à laquelle viennent encore se joindre, comme l'a observé M. Pinel: « toutes les horreurs de l'hypocondrie et du « plus profond abattement, oppression extrême, hydrothorax ou « ascite (1). »

Par tout ce qui vient d'être dit, il est aisé de se persuader que le pronostic du scorbut n'a rien de fâcheux dans le principe de la maladie, sur-tout si sa marche est assez lente pour que les médicamens aient le temps d'agir convenablement; si, au contraire, elle est rapide, au point que l'on soit obligé d'avoir recours à des moyens plus énergiques, il est à craindre que leur action ne soit insuffisante, en raison de l'affaiblissement des solides et de la trop grande altération des fluides. Si ses progrès continuent de manière qu'il s'ensuive un abattement profond et la prostration des forces, l'art épuiserait en vain ses ressources pour combattre des accidens qui se terminent le plus souvent par la mort. Le pronostic peut encore varier eu égard au sexe, à l'âge et au tempérament: il sera donc moins fâcheux chez les enfans, les jeunes gens forts et robustes, et les femmes bien réglées, que chez les personnes qui ont déjà été affectées du scorbut, affaiblies par d'autres maladies ou par la débauche, avancées en âge, valétudinaires ou d'un tempérament

(1) Ouvrage cité.

phlegmatique ; ainsi que chez celles tristes, naturellement indolentes, ou qui ont subi des traitemens mercuriels, et notamment chez les personnes du sexe délicates, chlorotiques ou sujètes à des pertes considérables.

D'après la division des causes et l'exposé des symptômes du scorbut, il est facile de déterminer la méthode curative qu'il convient d'employer pour en obtenir la guérison. Rétablir le ressort des solides, rendre les sécrétions parfaites et faciliter la circulation des fluides, sont les indications qui se présentent successivement. Cette maladie cède, dans son principe, aux moyens les plus simples; ils consistent à éloigner les causes qui l'ont produite, en joignant au changement de la température et à un exercice modéré, l'usage d'alimens sains et de facile digestion, sur-tout des végétaux frais, principalement des chicoracées et de quelques boissons toniques et acidulées. Les minoratifs, les sudorifiques et les diurétiques, produisant de légères évacuations, peuvent être employés avec succès; car, dans son commencement, le scorbut semble tenir à un état de pléthore. Lorsque les symptômes annoncent une dissolution des humeurs plus manifeste, et que par conséquent l'atonie augmente, quoique les précautions ci-dessus ne soient pas à dédaigner, il convient cependant d'avoir recours à des médicamens plus énergiques, afin de combattre ces nouveaux accidens et même d'en prévenir de plus funestes. On sent qu'alors les purgatifs et autres évacuans ne doivent être administrés qu'avec la plus grande circonspection, leur effet pouvant augmenter la débilitation. Ici les anti-scorbutiques les plus actifs offrent des ressources d'autant plus indispensables, qu'il serait nuisible de ne point les opposer aux progrès du mal. Les acides, particulièrement ceux tirés du règne végétal, et le suc des plantes qui contiennent une sorte de *savon naturel;* les boissons fermentées, de préférence le vin, la bière forte et même le punch aromatisé, acidulé et édulcoré, offrent une série de médicamens dont on obtient tous les jours les plus heureux résultats, mais qui ne doivent jamais être employés sans suivre les règles de la saine thérapeutique, qui veut que leur administration dépende des circons-

tances de la maladie, du tempérament et de la situation du malade.

L'amandement des symptômes, le retour des forces, les digestions plus faciles, les sécrétions et les excrétions s'opérant bien, annoncent la terminaison de la maladie. Cependant, dans le cas où l'affaiblissement persisterait encore, il serait bon d'administrer quelques toniques, tels que le quinquina, la valériane, l'absynthe, l'élixir de Garus, le bon vin, etc. etc.

Chacun des symptômes principaux du scorbut pouvant occasioner un accident particulier, même pendant le cours de la maladie, on doit s'en occuper particulièrement, sans cependant interrompre le traitement général: les gargarismes détersifs, aluminés ou animés avec l'esprit ardent de cochléaria, conviennent dans l'érosion des gencives; s'il survenait des ulcères profonds sur ces parties, on pourrait les toucher avec le collyre de Lanfranc ou l'acide sulfurique. L'œdème des extrémités peut céder à de légères frictions faites avec la flanelle, à l'application de quelques aromatiques, soit en fumigation ou en embrocation, et à une compression graduée. Les détersifs et les anti-septiques ne doivent pas être négligés dans le pansement des ulcères.

Quant aux autres accidens, tels que les hémorrhagies, la toux, la dysenterie, les différentes hydropisies, etc., ils doivent être traités d'après leur nature.

FIN.